

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 76 (1931)
Heft: 11

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUES

CHRONIQUE FRANÇAISE

(De notre correspondant particulier.)

Notre Haut commandement actuel : les généraux Weygand et Gamelin.

J'ai laissé passer dans les premiers mois de cette année, sans la signaler aux lecteurs de la *Revue militaire suisse*, une mutation importante dans le Haut commandement de notre armée. Mutation double d'ailleurs, puisqu'elle comportait la nomination du général Weygand, du poste de chef d'état-major de l'armée à celui de vice-président du Conseil supérieur de la guerre, fonction qui comporte le commandement éventuel des armées françaises en cas de mobilisation générale, et simultanément la promotion, en quelque sorte automatique, au rang de chef d'état-major de l'armée du général Gamelin qui, côte à côte avec le général Weygand, exerçait déjà les fonctions de premier sous-chef à ce même état-major.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et le sujet reste d'ailleurs d'une constante actualité. Je profite donc de la période de vacances qui, pour les militaires, succède habituellement à celle des grandes manœuvres, pour vous parler, au moins brièvement, de ces deux chefs éminents de notre armée.

* * *

La nomination du général Weygand a mis fin, et de la façon la plus heureuse qui soit, à la période de gérontocratie militaire dans laquelle s'obstinait notre armée depuis la fin de la guerre. C'était là une conséquence directe et immédiate de cette guerre. La persistance qu'ont les armées à maintenir à leur tête les chefs qui s'y trouvèrent au moment où la victoire ralliait leurs drapeaux est l'un des gages les moins douteux des faiblesses futures : de là cette fameuse alternance dans les succès et dans les revers que l'on constate dans l'histoire de deux grandes nations comme sont la France et l'Allemagne. Et ce sera pour Joffre l'un de ses mérites

que la postérité retiendra quand elle signalera l'esprit d'abnégation, le total sacrifice d'amour-propre dont il fit preuve en sachant s'effacer, descendre du premier rang, où il avait cependant rendu de si éminents services à son pays.

Au début de 1931, le bruit courait depuis longtemps, chaque fois démenti, que le maréchal Pétain désirait abandonner la lourde charge ajoutant son poids à celui de ses innombrables lauriers. Mais tant d'intérêts particuliers gravitent dans le sillage d'un chef qu'il faut à celui-ci une âme bien inhumaine pour rompre avec eux et les faire passer après le sien propre. N'a-t-on pas vu cet étrange résultat de campagnes énergiques menées en faveur du rajeunissement des cadres dans l'armée aboutir à un recul inattendu des limites d'âge dans les postes les plus élevés ?...

C'est d'ailleurs ce qui va permettre au général Weygand, qui aura soixante-cinq ans en janvier prochain, de rester pendant trois ans encore dans les fonctions élevées pour lesquelles, on doit en convenir, il a été excellemment préparé. Le général Weygand, que Joffre avait le premier distingué dès 1913, qui l'a donné à Foch en 1914, et que ce dernier a formé, par la pratique et par l'exemple, à la rude technique du métier de chef, est un homme bon, affectueux, d'une intelligence claire et admirablement synthétique, un travailleur de puissance incomparable, un esprit cartésien dont la méthode s'inspire, dans les choses de la préparation à la guerre, d'une constante objectivité et du rationalisme le plus pur. Suspecter son loyalisme républicain serait non seulement lui faire personnellement injure, mais encore faire preuve d'une profonde ignorance du caractère de la plupart des chefs actuels de notre armée : l'armée de la République a redressé les déshonorantes sanctions du destin, et cela, leur cœur, délivré des amertumes de la défaite, ne saurait l'oublier.

J'allais oublier moi-même, en ce qui concerne Weygand, de souligner la simplicité cordiale de son abord, et ses confidents citent des traits qui, de la part d'un homme ayant à son acquis le redressement de l'armée polonaise et la pacification du Levant, dénotent combien réelle est sa modestie. Il s'est défendu contre ceux qui le poussaient à poser sa candidature à l'Académie française, où, cependant, nul mieux que lui ne saura prochainement prononcer de Joffre l'éloge que celui-ci mérite. Quant à sa délicatesse, elle est telle que, voulant éviter tout ce qui, dans l'effacement de Pétain, pouvait être de nature à laisser la moindre trace d'amertume, on m'a affirmé que ce serait sur son initiative que le gouvernement aurait prié l'illustre sauveur de Verdun de coordonner, entre les

différents ministères intéressés, les mesures concernant la défense aérienne du territoire.

Dans ses fonctions présentes, le général Weygand n'a certes pas trop de toutes ses aptitudes et qualités éminentes. L'état de langueur dont souffre actuellement notre armée découle de causes multiples : les unes, matérielles, contre lesquelles il convient de signaler le sérieux effort de redressement consenti par les pouvoirs publics ; les autres, morales ; elles tiennent à la nature de notre temps d'après-guerre et nul ne peut rien contre elles ; d'autres enfin, intellectuelles, et sur ce terrain, nos cadres sont en droit de tout attendre de la part du général Weygand.

Ils lui demandent d'être l'animateur dont ils ne sauraient plus longtemps rester privés. Dans un de ses spirituels *Billets de minuit*, Abel Hermant raillait naguère ces jeunes gens qui s'imaginent qu'ils pratiquent les sports quand ils ont fait une partie de golf dans une cave des Champs-Élysées ou l'*underground* d'un palace et esquissé quelques sauts en ski sur du borate de soude.

Nos militaires d'aujourd'hui ressemblent à ces jeunes gens comme un frère. La caisse à sable, la salle des transmissions, l'exercice sur la carte se sont par trop, depuis la guerre, substitués au plein air de la manœuvre à travers champs. Il faut rapprendre le chemin des terrains d'exercice, marcher avec sa troupe, aller au loin sur ses jambes, sac au dos, et ne plus se borner à jouer au ballon dans la cour des casernes. Il faut ranimer les états-majors engourdis sous le faix déprimant de leurs paperasses inutiles, les mêler fréquemment à la troupe, leur imposer, à eux aussi, des séjours dans les camps.

Cette réviviscence peut être obtenue non par des notes ou instructions portant le timbre des bureaux que le général Weygand occupe au 4bis du boulevard des Invalides, mais par sa fréquente action de présence en tous lieux et en tous points. Les troupes aspirent à *voir* le grand chef qui les commande ; elles l'ont trop considéré, jusqu'au général Weygand, comme une sorte de divinité olympienne, personnage tabou vénéré, telle une idole, symbole de la victoire de la génération précédente. Leur chef, aujourd'hui, doit décidément montrer qu'il regarde vers l'avenir et toute l'armée fera de même.

Tâche lourde qui, à la façon dont Foch agissait pendant la guerre, exige d'incessantes allées et venues, sans que pour cela soient en rien réduites ses aptitudes à la méditation qui permet de prévoir et de coordonner : qualités indispensables à quiconque se trouve investi d'un rôle dirigeant.

Le général Weygand n'ignore rien de tout cela. Il a déjà com-

mencé à le mettre en pratique. Il l'a fait avec l'autorité, l'énergie, la volonté et le caractère qui s'allient si heureusement chez lui avec cette indéfectible courtoisie et l'inaltérable fonds de bienveillance lui ayant assuré, dans tous les postes où il s'est trouvé, l'estime et l'affection de ses subordonnés.

* * *

Passons au général Gamelin.

Joffre, s'il vivait encore, eût applaudi des deux mains à sa nomination en qualité de chef d'état-major de l'armée. Il s'y trouve tout à fait à sa place et nul autre, parmi les jeunes de notre armée, ne paraît qualifié comme lui pour occuper un poste d'une si immédiate importance. M. Maginot, notre ministre de la guerre, mérite d'être applaudi pour le souci constant qui l'anime de découvrir, en chaque circonstance, *the right man*.

Si jeune soit-il, le général Gamelin n'est cependant point un inconnu pour le grand public, qui n'a pas oublié la façon discrète, simple, rationnelle, efficace, et ne laissant rien aux hasards de l'imprévision, avec laquelle il a naguère pacifié le soulèvement des Druses au Liban. Nommé, en septembre 1925, adjoint militaire du haut commissaire — c'était alors Sarrail — il délivra la garnison bloquée de Soueïda après deux combats bien menés. Il doit néanmoins évacuer le djebel. En octobre, la révolte gronde à Damas et on l'étouffe non sans peine. Pendant l'hiver 1925-1926, Gamelin poursuit la pacification de l'Hermon et de Damas. Au printemps, après un soigneux remaniement de l'assiette de ses forces, il défait les Druses du djebel, réoccupe Soueïda, revient purger la Ghouta, autour de Damas, des bandes qui l'infestent ; ainsi obtient-il la soumission complète du djebel et peut-il procéder à une réorganisation administrative progressive de la région pacifiée. Il a par là affirmé des qualités d'ordre et de méthode dont il fait actuellement le meilleur emploi dans les fonctions d'état-major qui lui sont échues.

Il a, d'autre part, acquis la connaissance des milieux les plus divers et fait preuve à l'étranger d'aptitudes psychologiques très fructueuses dans des situations fréquemment délicates. Avant d'être envoyé en Syrie, le général Gamelin avait été mis à la tête de la mission militaire française au Brésil.

Nos missions militaires en pays étranger constituent, pour un chef, la pierre de touche de ses facultés d'adaptation. Rares sont ceux qui y réussissent parfaitement, et cette institution des missions militaires, que d'aucuns considèrent comme l'un de nos meilleurs moyens de propagande dans le monde, n'est en réalité, dans la

plupart des cas, qu'une cause de frottements, d'antipathies, de suspicions et de malaises entre gouvernements intéressés. Tel n'a pas été le cas, au Brésil, pour le général Gamelin. Il a su réaliser une œuvre utile pour la grande Confédération du Sud-Amérique, tout en y resserrant les liens d'amitié qui l'unissent à la République française. Or ce ne fut pas sans difficultés, car si grand qu'était après la guerre le prestige de notre commandement, de nos matériels de combat, de nos méthodes d'instruction ou d'emploi tactique des troupes, nous nous heurtions partout à des situations acquises que nous devons renverser, à des ambitions personnelles gênées ou mises à découvert par notre présence, bref à toute une coalition d'intérêts égoïstes formant bloc contre notre action qu'inspirait le seul bien de l'utilité générale. Au lieu de se dresser rigide et autoritaire contre les bénéficiaires de ces jalousies locales, manière trop habituelle des militaires quand ils agissent, le général Gamelin a, au contraire, manœuvré au Brésil avec une prudence exemplaire et un art consommé. Cela ne l'a pas empêché, au moment favorable, de poser avec toute l'énergie convenable les conditions qu'il croyait nécessaires à la bonne exécution de sa tâche. Ainsi a-t-il fait preuve d'autorité à l'instant même où cette autorité devait atteindre son maximum de rendement.

Intelligence, lucidité d'esprit, finesse, sens pratique, vigueur et fermeté dans le caractère, ce sont là les aptitudes que Joffre avait déjà distinguées quand, plusieurs années avant la guerre, il avait attaché le commandant Gamelin à son état-major. Dans le livre fort intéressant que le commandant Muller a publié sur *Joffre et la Marne*, l'auteur, officier d'ordonnance du futur maréchal pendant la bataille, signale que quelques jours à peine après qu'eurent commencé les opérations sur la frontière, Gamelin avait été logé dans la maison même où était installé le général en chef. Ce simple détail, il n'est pas insignifiant de le verser au dossier de l'histoire de la grande guerre. Il en dit long, en effet, sur le cas que faisait Joffre de ce jeune officier. Il en était le conseiller intime le plus écouté et le plus constamment consulté.

On sait qu'à la veille du demi-tour sur la Marne, deux opinions étaient en présence au G. Q. G. français : l'une soutenait qu'il fallait poursuivre la retraite jusqu'à la Seine et laisser ainsi von Kluck s'enfermer davantage au sud-est de Paris ; l'autre déclarait, au contraire, qu'on devait sans attendre profiter de la situation aventureuse de l'aile droite allemande. Gamelin penchait pour ce second parti, et c'est sans aucun doute à son influence qu'est due la décision dont est sortie la victoire. Le coup d'œil tactique et la notion de

l'à-propos complètent ainsi la figure militaire de notre chef d'état-major de l'armée.

Le voici à présent chargé de faire fonctionner le rouage le plus lourd et le moins évolué dans tout l'organisme de notre défense nationale. Il en connaît le mécanisme, les défauts et, pour être juste, disons aussi ses qualités. Il sait résister à ses tendances bureaucratiques, à son penchant invétéré pour le moindre effort, surtout en matière organique. Il sait que la situation générale s'oppose à tout grossissement de nos dépenses militaires, à tout accroissement du nombre de nos cadres. Lors de la dernière discussion du budget de la guerre, M. Maginot disait que l'état-major avait entrepris l'étude des formules nouvelles qui, à partir de 1935, devront être substituées à l'organisation actuelle. Nous pouvons faire confiance, dans cette étude, au général Gamelin qui, avec le sens exact de l'opportunité qui le caractérise, saura redresser ce qu'il convient de redresser pour la sécurité du pays sans en accroître les charges.

INFORMATIONS

Mouvement dans le Haut-Commandement.

Le 1^{er} novembre, le colonel cdt. de corps de Loriol a été licencié, sur sa demande, pour raisons de santé. Il est remplacé, dans ses fonctions de chef d'arme de l'infanterie par le colonel-divisionnaire Wille, auquel a succédé, à la tête de la 5^e division, le colonel Lardelli.

La presse quotidienne ayant abondamment commenté ces mutations, nous nous bornerons à résumer ici, sous la forme biographique et à titre documentaire, les principales étapes de la carrière militaire de ces officiers.

* * *

Le colonel cdt. de corps de Loriol a fait ses premières armes au bat. car. 2 (relevant alors de la 2^e division), où il servit de 1894 à 1908, comme officier subalterne et capitaine. Major en 1908, il prend le commandement du bat. fus. 13, puis passe à l'état-major général. Fin 1913, il est nommé lieutenant-colonel, est incorporé à l'état-major du 1. C. A., puis mis à la tête du régiment genevois, qui portait alors le no 4 (R. J. 3 actuel) et qu'il commanda pendant la mobilisation de guerre. Devenu colonel, en 1918, il est à nouveau affecté, mais au titre de chef d'état-major, à l'E. M. du 1. C. A., puis commande la Br. J. 1.